

L'APPROCHE DE L'HIVER.

Maintenant que la moisson est terminée, que les dernières gerbes de blé ou de sarrasin ont été emportées dans la grange, que resto-t-il à faire au cultivateur intelligent et soigneux ? Certainement, ce serait très mal à lui que de prendre occasion de la bonne récolte qu'il a eue cette année pour se croquer les bras maintenant, et passer son temps dans les fêtes. Celui qui veut faire de l'agriculture d'une manière rémunérative, trouve toujours de quoi s'occuper, et en cette saison-ci, autant et plus peut-être qu'en toute autre. Outre qu'il doit s'efforcer de faire le plus de labours d'automne qu'il lui sera possible, car nos printemps sont si courts qu'il lui restera toujours trop d'occupations pour le temps des semailles, il doit aussi tenir prêtes les étables, les écuries, etc., afin de pouvoir y faire entrer les animaux aussitôt que les froids arriveront. Il ne faut pas manquer à réparer les pontages pourris, à renouveler les auges fendues, et bousiller là où il est nécessaire. On charoiera un lit de terre d'environ 12 à 15 pouces d'épaisseur à l'endroit où devra se trouver le tas de fumier, afin que le purin qui s'en échappera ne soit pas perdu. Au printemps, cette couche de terre sera le meilleur engrais dont pourra disposer le cultivateur.

Une chose très-importante, et dont nous remarquons l'absence dans la plupart des étables et écuries de nos campagnes, ce sont, des fenêtres. La clarté, pour les animaux, est plus nécessaire qu'on n'est généralement porté à le croire. De plus, de petites fenêtres, placées de distance en distance, le long des murs, rendent les allées et venues bien plus faciles ; et c'est une amélioration qui ne coûterait que quelque sous.

Nous voudrions aussi voir disparaître cette mauvaise habitude suivie par presque tous les cultivateurs, celle de laisser les volailles libres dans l'étable, en sorte qu'elles ont se jucher partout, sur les auges qu'elles remplissent d'ordures. Les animaux souffrent alors de la soif, ou sont forcés de boire cette eau putride qu'ils font déperir à vue d'œil. Que chacun, avant l'arrivée de l'hiver, prenne donc quelques instants pour construire, en un coin quelconque de l'étable, un bon poulailler, et il y gagnera doublement, et sous le rapport de la propreté et sous celui du bien-être de ses animaux.

Puisque nous sommes à parler des mesures à prendre avant de mettre le bétail en hivernement, nous dirons quelques mots touchant l'habitude qu'ont un grand nombre de cultivateurs de vendre, à l'automne, leurs vaches qui ne sont pas pour vèler, et d'en racheter d'autres au printemps. Si ces vaches sont bonnes, ils font mal. Une telle vache, bien soignée, rapportera de beaux profits. Ce dont elle a besoin, c'est d'être nourrie de bon foin, vert et tendre, de trèfle coupe en fleurs ; on lui en donne autant qu'elle peut en manger en une fois, puis on la laisse reposer ; afin de la tenir en appétit. Si l'étable est tenue propre, couverte de litière chaude, sans être trop petite ni trop close ; si cette vache est étrillée et si elle n'est pas inquiétée par les autres animaux ni par les hommes chargés d'en prendre soin, mais est laissée parfaitement tranquille ; si tout ceci est bien observé, elle vous donnera des flots de lait qui vous surprendront, et ordinairement ce lait est très riche. L'herbe tendre produira du beurre, le meilleur qui puisse être fait en hiver quant à la qualité ; et égal au beurre d'été, excepté celui du mois de juin.

Si la vache est nourrie au grain, le lait sera beaucoup plus riche, mais pas aussi bon en sa voir. De plus les dépenses de la nourriture en grains ne sont pas compensées par le profit du beurre. Mais si cette vache n'est pas bonne, si ce n'est qu'une vache ordinaire, qu'aurait été mieux de l'envoyer au boucher au plutôt.

Mais ne vendez jamais une bonne vache parcequ'elle n'est pas pour vèler. Nous savons que plusieurs de ces vaches rapportent un beau profit, en donnant un lait riche et abondant durant tout l'hiver, quand le beurre se vend un haut prix. Mais encore une fois, il faut en avoir soin ; sans cela on y perdra dans le cours de l'année, si on les compare aux autres vaches.

COMMENT ECONOMISER LE FOURRAGE.

Il est bien constaté maintenant, que dans une grande partie de la Province, les pluies ont fait un tort immense, non seulement aux grains, mais aussi aux fourrages. Il y a aussi moins de foin, et surtout de bon foin, cette année que les années dernières. Et voici que les gelées détruisent les pâturages, en sorte que, à moins d'une attention extra-

ordinaire, le bétail va être mis en hivernement dans une bien pauvre condition.

Le cultivateur est grandement intéressé à ce que ses animaux soient en bon état, et toute diminution du fourrage par n'importe quelle cause est, par lui, gravement ressentie. Et c'est une perte pour lui, lorsqu'à l'automne il se voit obligé de se défaire de ses animaux, de les vendre pour la boucherie quoiqu'ils soient maigres, parcequ'il n'a pas de fourrage pour les hiverner ou les engraisser. Le prix qu'il peut alors en obtenir est très minime.

Nous ferons à nos lecteurs, une suggestion qui pourra être utile et leur permettre d'hiverner leur bétail, en leur enseignant le moyen d'augmenter, ou du moins de rendre plus profitable leur petite provision de fourrage. L'économie des fourrages doit être l'objet d'études sérieuses, et l'on doit calculer tout ce qui peut éviter les dépenses, diminuer le travail, et tenir les animaux dans un état qui puisse laisser l'espérance d'en retirer des profits. Ainsi le cultivateur doit rechercher sans cesse une méthode avantageuse et économique de nourrir ses animaux ; laquelle méthode consiste ordinairement et même généralement à les nourrir de foin à l'étable et d'herbe au pâturage.

Mieux la nourriture sera préparée, mieux le système animal s'appropriera sa substance. Les principes nutritifs contenus dans les fibres du foin et de la paille ne sont atteints seulement qu'en écrasant ces fibres, et en ouvrant ainsi, à l'action de l'estomac de l'animal les pores de la plante, lesquels contiennent l'amidon, le sucre et les particules huileuses qui ont été entraînées dans la tige. Les sucs et les liquides de la gueule et de l'estomac agissent alors sur ces pores déchirés, les dissolvent et les assimilent au système de l'animal. Ainsi, plus la tige est écrasée et broyée, mieux les organes digestifs de l'animal s'emparent des principes nutritifs qu'contiennent le foin et la paille, et par conséquent plus les fibres sont ainsi moulues et partagées, plus en sont obtenues de matières nourrissantes. Pour preuve de cette théorie, on démontre que l'herbe, qui n'est rien autre chose que du foin séché, est beaucoup plus convenable aux animaux que le foin, qu'ils la préfèrent, qu'ils engraisseront, plus vite en s'en nourrissant, et que conséquemment, la consommation